

# TRACES 52 DE MÉMOIRE

## PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE  
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

AVRIL - MAI - JUIN 2024



# SE RECONSTRUIRE

**Contribution exceptionnelle**  
**NESHAMA**  
**La deuxième génération**  
p. 2-17

**Postface**  
p. 18

**Actualité**  
**FOUR SISTERS :**  
**CHANTAL AKERMAN**  
p. 19-21

**Auschwitz**  
**L'IMPORTANCE D'UNE**  
**TERMINOLOGIE CORRECTE**  
p. 22-23

**Le saviez-vous ?**  
**ART SPIEGELMAN**  
p. 24-25

**Portfolio**  
**SOBIBÓR**  
**Un mémorial corrigé**  
p. 26-27

**APRÈS LECTURE, MERCI DE  
ME PASSER À VOS COLLÈGUES**

deuxième génération

# LA SHOAH - PAROLES D'ENFANTS DE SURVIVANTS

Intérêt pédagogique pour les générations futures



Vous êtes né(e) après la Seconde Guerre mondiale,  
L'un de vos parents, ou vos deux parents, sont, ou étaient des rescapés de la Shoah :

- Rescapé(s) de camps de concentration,
- Enfants cachés,
- Résistants ou partisans armés juifs,
- Ou toute autre expérience de survivance à la Shoah,
- Vos parents ne sont plus là, ou plus en mesure d'aller témoigner eux-mêmes.

Dans l'espoir de contribuer au « Plus jamais ça », de nombreuses écoles, en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles, demandent des exposés pour leurs élèves du secondaire.

Vous pensez que d'entendre le récit de l'histoire de vos parents ou de votre famille pourrait contribuer à ce travail de mémoire auprès des jeunes générations et vous avez quelques heures par mois à consacrer à cette démarche.

Le *Service Social Juif* vous propose de constituer une équipe de personnes de la Seconde Génération.

Vous y trouverez :

- Un accueil chaleureux,
- Un espace où penser ce que peut être un récit à partir de la seconde génération dépositaire de l'histoire de nos parents,
- Un accompagnement et un suivi autour du travail de mémoire ponctué d'interventions de spécialistes en histoire, en philosophie, en psychologie, en pédagogie.
- Une rencontre avec des jeunes qui vous adresseront leurs questions, inscrivant cette activité au cœur même de la vie.

**Projet Neshama** organisé par le Service Social Juif  
Contact : Jérémy PAYET (du lundi au vendredi)  
Judith BZUROVSKI (mardis et jeudis)  
Tél : 02/538 81 80  
Mail : [neshama@servicesocialjuif.be](mailto:neshama@servicesocialjuif.be)

# UNE CONTRIBUTION EXCEPTIONNELLE LE PROGRAMME NESHAMA

Les travailleurs sociaux du Service Social Juif qui prennent en charge les victimes au sens de la CLAIMS (voir *Traces de Mémoire*, n°50, p. 16) peuvent témoigner d'une évolution dans les préoccupations des enfants des survivants. Il y a vingt ans, ceux-ci se demandaient : comment mes parents peuvent-ils obtenir de l'aide pour leur pension ? Il y a dix ans, cette question est devenue : comment vont-ils pouvoir vieillir chez eux dans la dignité ? Aujourd'hui, l'ultime questionnement est : qui se souviendra de nous ? Ce passage du « eux » au « nous » s'impose à cette seconde génération, tout autant que s'impose la disparition inéluctable des derniers témoins directs. Double peine, double solitude que la perte prochaine d'un parent – bien souvent silencieux – que l'on sait avoir souffert, et qui nous laisse avec le poids d'une tragédie toujours présente. Pour les filles et les fils de déportés ou d'enfants cachés, le devoir de mémoire n'est pas qu'un choix, mais bien souvent une nécessité. C'est pour tenter de répondre à celle-ci que le programme *Neshama* (« Âme » en hébreu) a été créé. Ni parcours thérapeutique, ni programme de formation historique, il prépare dans un format de groupe de parole ces enfants de la seconde génération à apporter leur témoignage individuel, et à travers celui-ci l'histoire de leur famille, devant un public scolaire afin de passer la mémoire pour que ne se perde pas le souvenir de celles et ceux qui sont partis.

**Florent COURY**  
Directeur SSJ



Non seulement vous découvrirez dans ce numéro de votre fidèle bulletin pédagogique *Traces de Mémoire* la quatrième et dernière déclinaison du thème de l'année « se reconstruire », mais nous avons également le plaisir d'ouvrir ce numéro à une collaboration exceptionnelle et remarquable avec le Service Social Juif, à l'origine du projet *Neshama* qui concerne les enfants de survivants, dits de la deuxième génération, qui, après la disparition de la première génération – les témoins oculaires eux-mêmes –, reprennent le flambeau pour informer le grand public de ce qu'ont vécu leur(s) parent(s) et de leur propre vécu. Nous les remercions sincèrement pour leur précieuse contribution. ■

**Johan Puttemans**  
Coordinateur pédagogique  
ASBL Mémoire d'Auschwitz



# Le Projet Neshama

En 2020 à l'initiative de Viviane Lipszstadt, assistante sociale du Centre d'Action Sociale Globale du Service Social Juif, en collaboration avec Judith Bzurovski, psychologue au Centre Médico Psychologique, et Jérémie Payet, assistant social au CASG, ce projet de transmission de récits familiaux de la Shoah par la Seconde Génération a été créé.

## LA SHOAH RACONTÉE PAR LES ENFANTS DE SURVIVANTS

Ce projet répondait à de multiples objectifs :

- Assurer aux derniers survivants de la première génération de juifs ayant connu les persécutions liées à leur condition de juifs (camps d'internement et de concentration, personnes cachées, résistant(e)s, ...), que leur histoire continuerait à être connue auprès des jeunes dans un souci du « Plus jamais ça ! »
- Répondre à la demande des écoles dont l'enseignement de la Shoah figure au programme obligatoire pour les dernières années du secondaire, en leur envoyant des enfants de rescapés (se-

conde génération) raconter l'histoire particulière de leurs familles, durant le génocide des juifs, et ceci du point de vue de leur condition de seconde génération ; nous les appelons des « Transmetteurs de Mémoire ».

- Répondre à la demande des enfants de rescapés dont le désir était de transmettre le vécu de leurs parents durant la Shoah ou d'accomplir un devoir de mémoire en se rendant auprès des jeunes partout en Belgique.

- Parmi les candidats à la transmission qui se sont adressés à nous, nombreux sont ceux qui ont souffert du vécu traumatique de leurs parents rescapés. Ainsi, pour de-

venir « transmetteur de mémoire » nous avons mis en place un cadre de formation qui soit en même temps un lieu sécurisant où pouvoir être écoutés et soutenus dans l'expression éventuelle de leurs souffrances.

Ce cadre prévoit une formation historique et pédagogique assurée encore et toujours par Johan Puttemans historien de l'asbl Mémoire d'Auschwitz. De plus, cette formation prévoit également des activités de support en lien avec la thématique (visites de lieux de mémoires, séminaires, conférences...) afin de nourrir la vie de groupe des transmetteurs.

# UN TÉMOIGNAGE QUI SUSCITE LA RÉFLEXION

Apporter un témoignage devrait surtout inciter les élèves du secondaire à réfléchir à leur propre histoire familiale ou à se mettre dans la situation de quelqu'un. L'histoire qui leur est racontée implique inévitablement une pers-

pective morale. C'est un aspect que les témoins de la deuxième génération souhaitent également aborder, en ne se contentant pas d'évoquer ce qui est arrivé à leur parent, mais en réfléchissant également au présent et à l'avenir.

Voici un certain nombre de réflexions éthiques que l'enseignant peut utiliser après le témoignage pour lancer une discussion en classe dans laquelle chaque élève s'exprime en âme et conscience.

**« Les trous de mémoire de l'histoire de l'humanité s'agrandissent de plus en plus jusqu'à ce que l'on n'apprenne plus rien du passé... »**

Myriam Aboof

**« Tracer la mémoire, c'est lui donner une âme. »**  
Dominique Colman-Lévy

**« L'horreur était telle, que si je n'y avais pas été, je ne l'aurais pas cru. »**  
Jacques Frojmovics qui cite sa maman

**« Je ne suis pas mon père, mais je peux raconter son histoire et partager avec les élèves que je rencontre les questions que m'ont posées son expérience. »**

Evelyne Guzy

**« La transmission de la mémoire est un rempart contre la haine. »**  
Viviane Teitelbaum

**« Ne jamais oublier que derrière les nuages, il y a le soleil... »**  
Pascale Gruber-Ejnès

**« Avec les jeux d'ombre et de lumière du passé, et la gamme entière des couleurs du présent, dessinons un avenir solidaire, juste et pacifique. »**

Judith Bzurovski

**« La mémoire historique : un pilier pour l'Humanité. »**  
Brigitte Uffner

# TÉMOIGNER de ce qu'on n'a pas VÉCU?

*Descendante d'une lignée de survivants de la Shoah, je me suis très vite demandée comment transmettre ce passé aux générations suivantes. Bien sûr, l'expérience vécue par les miens était individuelle, mais les émotions ainsi que les enjeux politiques qu'ils avaient affrontés étaient, eux, universels. Les questions que je m'étais posées à leur propos nous concernent tous : Comment vit-on des situations de violence extrême ? Comment réagir lorsque le totalitarisme surgit à nos portes ? Comment prévenir la haine de l'autre ?*

J'ai commencé à aborder ces interrogations, par la voie de la fiction, il y a une dizaine d'années, lorsque j'ai entrepris des recherches sur le passé de ma famille. Un ouvrage est issu de ces investigations, *La Malédiction des Mots*, paru aux éditions MEO. Il se penche sur l'histoire de mon grand-père paternel – le Survivant, sur celle de mon grand-père maternel – le Résistant, ainsi que sur celle de mon père – l'Enfant ; celui-ci avait dix ans en 1940. Une fois le livre publié, je me suis questionnée sur les suites concrètes que j'allais donner à ce tra-

vail, et particulièrement auprès d'adolescents. C'est à ce moment-là que j'ai eu contact avec les initiateurs du programme *Neshama*. Ils désiraient constituer un groupe pilote de personnes de la deuxième génération, qui interviendraient dans les écoles, alors que la première génération, petit à petit, disparaissait. J'ai accepté avec enthousiasme. Une question cependant me taraudait : Comment témoigner de ce que je n'avais pas vécu ? Cette démarche était-elle légitime ? Au fur et à mesure de la formation organisée par *Neshama*, je me

suis rendue à l'évidence : je ne pouvais témoigner que de mon propre passé, de mes propres investigations, de mes propres réflexions. Même si ma recherche avait été menée avec rigueur, une narration est toujours une réappropriation, passée par le filtre de la subjectivité de celui qui raconte. J'ai décidé d'assumer complètement cette position et de relater l'enquête que j'avais menée sur l'histoire de mon père. Les suppositions sont exprimées comme telles et les émotions qu'il a vraisemblablement ressenties présentées comme des hypo-

Evelyne Guzy est née à Ixelles en 1960 et vit à Bruxelles. Après des études de journalisme et une agrégation – complétées plus tard par une formation à la recherche –, elle consacre l'essentiel de sa carrière à l'écriture et à la communication : auteur de brochures d'information sur des thèmes d'intérêt citoyen, éditrice, *ghost writer* à l'occasion, coach dans ses deux spécialités. Elle a notamment dirigé l'essai *Attentats-suicides. Le cas israélo-palestinien* (Préface de Pierre Mertens et Luc Pire, 2004). Dans le domaine de la fiction, elle a publié une histoire urbaine : *Bruxelles-les-Eaux* (Maelström, 2010), un recueil de nouvelles : *Belgiques. Ce qui reste quand on a tout oublié...* (Ker éditions, 2023) et trois romans : *Dans le sang* (Bernard Gilson Éditeur, 2009), *Le martyr de l'Etoile* (Luc Pire, 2012) et *La Malédiction des Mots* (M.E.O., 2021). Les thèmes de la violence et de la mémoire traversent ses écrits. Evelyne Guzy a aussi contribué à des ouvrages collectifs et a assuré une chronique consacrée aux écrivains belges sur la radio bruxelloise BXFM 104.3. Elle collabore à la revue littéraire *Marginales* et a figuré dans l'avant-dernière sélection du prix Victor Rossel de littérature 2021 pour *La Malédiction des Mots*.



© Domaine public

thèses : je n'étais pas à la place de mon père lorsqu'il a parcouru 1 700 km, seul, durant l'exode ; je n'étais pas à sa place non plus, lorsqu'il a été caché dans deux familles différentes pour finalement être recueilli dans une institution tenue par des frères dominicains ; je n'ai pas vécu sa frayeur lorsqu'il a été déculotté par un Allemand afin de vérifier s'il était circoncis... Je ne suis pas mon père, certes, mais je peux raconter son histoire et partager avec les élèves que je rencontre les questions que m'ont posées son expérience, et, par exemple son vécu

d'immigration, semblable à celui de certains élèves. Avec l'espoir que le récit que je livre – qui est un message de vie, puisque je suis là – témoigne de la force qu'a eue mon père pour résister aux périls qu'il a rencontrés.

Car le second défi que je souhaitais relever peut se formuler ainsi : Comment susciter chez les élèves un désir de mémoire – selon la belle expression de Vincent Engel, un désir de savoir et de partager ce qu'ils avaient entendu et d'en tirer les conclusions utiles à leur évolution ? L'histoire de mon père – et au travers lui, le témoignage

de la survivance que je représente – offre, je pense, cette opportunité car les adolescents à qui je la raconte peuvent facilement s'identifier à lui. Il a traversé tant d'épreuves avant de devenir un adulte accompli...

Ce récit véritablement initiatique les amène, je l'espère, à se pencher sur leur propre vécu, leur propre histoire familiale, dans la pleine conscience de la richesse que représente l'acceptation de l'altérité. ■

Evelyne Guzy

# FAISONS UN BREF TOUR DU MONDE AFIN DE VOIR QUELQUES PROJETS SIMILAIRES À NESHAMA À L'ÉTRANGER

## Au Royaume-Uni

« *Generation 2 Generation (G2G)* »<sup>1</sup> est une organisation caritative d'éducation sur la Shoah, créée pour permettre aux descendants de survivants de deuxième et troisième génération de présenter leur histoire familiale à un large public. Faire appel à leur service est gratuit mais on peut leur faire un don si on souhaite les soutenir.

« *Holocaust Educational Trust* » propose des témoignages de personnes de première et deuxième génération aux écoles du Royaume-Uni sur place ou en visioconférence. Ils mettent aussi à la disposition des enseignants des dossiers pédagogiques ainsi que la venue d'un référent éducatif<sup>2</sup>.

Le « *Second Generation Network* » est créé à la suite de deux conférences organisées à Londres en 1994 et 1995. Un bulletin d'information *Second Generation Voice*

voit le jour en 1996 pour permettre aux participants aux conférences de rester en contact. Après plusieurs réunions, le réseau a été créé en janvier 1997. *Voice* est devenu *Voices (Second Generation Voices)* pour refléter l'éventail des expériences et des opinions au niveau national, et est publié trois fois par an.

Il n'est pas nécessaire d'être juif pour être membre du réseau de deuxième génération. C'est le fait d'être de la « deuxième » ou de la « troisième » génération, c'est-à-dire d'avoir l'expérience directe d'être issu d'une famille dont l'un des parents ou des grands-parents a lui-même été touché par les persécutions nazies. Les membres sont de tous âges et de toutes origines et vivent au Royaume-Uni, en Europe et dans le reste du monde.

## En Nouvelle-Zélande

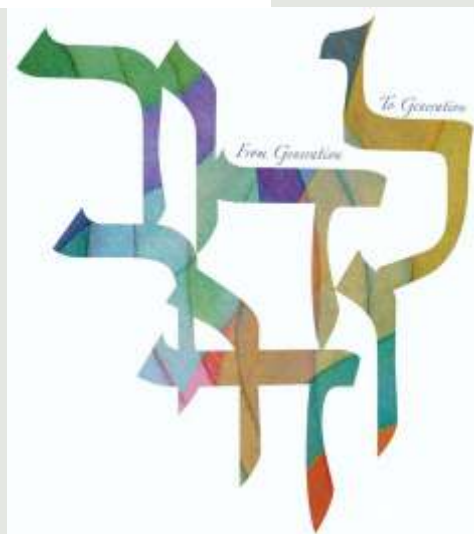
Le « *Holocaust Centre of New Zealand* » a 2 groupes de parole pour la seconde génération.

Le « *Auckland Second Generation Group* », créé en 1994, qui compte une centaine de membres qui se rencontrent toutes les six semaines. Le groupe est ouvert aux fils et filles de survivants de la Shoah, c'est-à-dire à toute personne dont l'un ou les deux parents ont été touchés par les persécutions nazies entre 1933 et 1945.

Le « *Wellington Second Generation Group* » naît en mai 2018. Depuis, il compte plus de 70 membres et organise des réunions tous les deux mois. En 2023, les deux domaines sur lesquels il s'est concentré sont les études sur la troisième génération et sur l'« *Home Displacement and Belonging* » (Déplacement du domicile et appartenance)<sup>3</sup>.







### Plusieurs projets existent à New York

Le « Holocaust & Human Rights Education Center » (« HHREC »)<sup>4</sup> est une organisation à but non lucratif qui propose des témoignages de la première génération dans les écoles de leur région, ainsi que des conférenciers de la seconde et la troisième génération, qu'ils ont regroupés et nommés « *Generations Forward* ». Pour avoir un conférencier de la première génération c'est gratuit mais ils conseillent de faire un don de 200\$.

Le « Manhattan College Holocaust, Genocide, and Interfaith Education Center » a un projet concernant la seconde génération qui s'appelle « *L'Dor V'Dor* ». En hébreu, cela veut dire de génération en génération. Leur projet est d'enregistrer des interviews vidéo de personnes de la seconde génération<sup>5</sup>.

Le « Marion & Aaron Gural

JCC » a un projet nommé « *SHEMA – Studies in the Holocaust – Education, Memories, Awareness* ». C'est un programme pour les survivants de la deuxième génération qui se concentre sur la collecte et le partage de biographies de survivants de la Shoah et sur l'éducation d'élèves au sujet de la Shoah par le biais de présentations en présentiel ou par visioconférences<sup>6</sup>.

### En Floride

Le groupe « *Generations After* » est un réseau dont les membres prennent la parole au « *Florida Holocaust Museum* » ainsi que dans les écoles de la région de Tampa Bay, en racontant l'histoire de leurs parents ainsi que leur propre histoire sur ce que signifie faire partie de la famille d'un survivant de la Shoah. Ils recherchent des personnes de la seconde, troisième et quatrième génération afin d'élargir leur réseau<sup>7</sup>.

### Sites à visiter :

- <https://www.holocaustcentre.org.nz/generations-after.html#>
- <https://www.lausanneschool.com/news/posts/second-generation-holocaust-survivor-shares-life-and-legacy-with-upper-school-class>
- [https://www.yadvashem.org/odot\\_pdf/Microsoft%20Word%20-%206058.pdf](https://www.yadvashem.org/odot_pdf/Microsoft%20Word%20-%206058.pdf)
- <https://www.thefhm.org/support/the-generations-after-group/>
- <https://blog.nationalmuseum.ch/en/2021/11/voices-of-holocaust-survivors-in-switzerland/>
- [https://www.swissinfo.ch/eng/culture/75-years-on\\_why-it-s-never-too-late-to-learn-from-holocaust-survivors/45507824](https://www.swissinfo.ch/eng/culture/75-years-on_why-it-s-never-too-late-to-learn-from-holocaust-survivors/45507824)
- <https://washtenaw-jewishnews.org/educating-about-the-holocaust-in-switzerland/>
- [https://www.swissinfo.ch/eng/history/gallery-witness-to-history\\_the-last-swiss-holocaust-survivors/45522288](https://www.swissinfo.ch/eng/history/gallery-witness-to-history_the-last-swiss-holocaust-survivors/45522288)
- <https://gamaraal.com/education/>
- <https://gamaraal.com/projects/>
- <https://blog.nationalmuseum.ch/fr/2021/09/ma-grand-mere-etait-nazie/>

(1) <https://www.generation2generation.org.uk/about-us/>

(2) <https://www.het.org.uk/education/outreach-programme>

(3) <https://www.holocaustcentre.org.nz/generations-after.html>

(4) <https://hhrecny.org/generations-forward/#>

(5) <https://hgimanhattan.com/second-generation-project>

(6) <https://www.guraljcc.org/second-generation-holocaust-group/>

(7) <https://www.thefhm.org/support/the-generations-after-group/>

# EXPRIMEZ-VOUS ! POSEZ DES QUESTIONS ! APPRENEZ À CONNAÎTRE LES AUTRES !

*On peut dire que Jacques Frojmovics (°1952) raconte ce qui est arrivé à sa famille d'une manière assez peu conventionnelle. Au départ, il pensait que son intervention se limiterait à livrer son témoignage, mais il a rapidement revu son approche. Sur les deux heures de cours qu'il passe avec les élèves, il n'en consacre qu'une demie à l'histoire de sa famille. Côté matériel, il lui suffit d'une photo et d'une carte pour illustrer son récit. En revanche, il met un point d'honneur à utiliser le reste du temps qui lui est imparti pour répondre aux questions des jeunes présents. À ses yeux, l'essentiel, c'est ce que les élèves retiendront de leur rencontre.*

*Jacques estime que l'histoire de sa famille n'est pas très originale, qu'elle n'est qu'une histoire parmi tant d'autres. Il commence par raconter le parcours de son oncle Martin, pour la simple et bonne raison que Martin était un jeune adolescent. Les élèves s'identifient donc plus facilement à lui.*

*Jacques raconte ainsi l'histoire, assez brève, d'un jeune homme qui, au départ, vit avec ses parents dans un ghetto de l'ancienne région polonaise de Galicie. Nous sommes en 1941, et les nazis abattent sans état d'âme les Juifs qui errent dans le ghetto, ce qui pousse Martin à fuir vers les montagnes avec sa petite sœur. Malheureusement, l'hiver est rude, et sa sœur meurt dans ses bras au cours de leur périple. Martin décide alors de se rendre à pied dans son village natal des Carpates, quelque 80 km plus loin. Une fois sur place, il constate que la déportation des Juifs y va bon train et choisit de pousser jusqu'à Budapest, alors épargnée par les nazis. Le pays est dirigé par l'amiral Horthy, qui est à la tête d'un régime antisémite. Même s'ils ne sont pas déportés, comme c'est le cas dans les pays d'Europe occupés par les nazis, les Juifs y mènent une existence difficile. Martin passe le plus de clairs de ses journées à traîner dans les rues.*

*Il trouve refuge dans un orphelinat parrainé par le Joint (American Jewish Joint Distribution Committee), mais il ne s'y plaît pas et plie rapidement bagage. Quand les Russes encerclent Budapest, les nazis obligent les jeunes à revêtir l'uniforme de l'armée allemande et à se battre pour défendre la ville. Budapest tombe aux mains des Soviétiques, qui arrêtent leurs opposants et les condamnent à une exécution sommaire. Martin se retrouve ainsi devant un peloton d'exécution, aux côtés d'autres « résistants ». Chance pour lui, le commissaire du peuple qui commande ce peloton de l'Armée rouge est juif. Au moment de donner l'ordre fatal, il entend l'un des condamnés – en uniforme allemand – réciter le kaddish (la prière juive des morts), et lui demande de quelle origine il est. Finalement, tous les Juifs sont emmenés dans un camp de travail pour prisonniers de guerre. Et c'est sur ce miracle que Jacques termine son allocution.*



© TDR

Jacques utilise des photos de famille pour illustrer son histoire

**Vous faites partie des initiateurs du projet Neshama. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?**

Ma mère est décédée il y a quatre ans. Je connais son histoire depuis mon plus jeune âge, et elle n'a jamais pris de pincettes. Elle m'a raconté comment elle s'était retrouvée nue devant le Dr Mengele, par exemple. On en parlait ouvertement, ce n'était pas un tabou comme dans beaucoup de familles de survivants. Après son décès, j'ai été, peut-être consciemment, de plus en plus confronté à des remarques révisionnistes. J'ai senti que je devais faire quelque chose, que je devais partager son histoire et celle de son frère. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre ni ce sur quoi cela allait déboucher, mais j'étais convaincu que l'histoire de ma famille – comme celle de tant d'autres familles – pouvait servir d'illustration. Cette idée m'a apporté énormément de satisfaction, et c'est petit à petit devenu une véritable mission pour moi.

**Votre témoignage commence avec l'histoire de votre oncle. Parlez-vous aussi de vos parents ?**

Tout à fait. Je raconte l'histoire de ma mère, qui a réussi à s'échapper de la synagogue avec sa sœur juste avant que les nazis y mettent le feu pour brûler vifs tous les Juifs enfermés à l'intérieur. Elles ont rallié Budapest, où ma mère a travaillé comme couturière jusqu'à ce que les nazis envahissent la Hongrie et organisent la déportation massive de la population juive vers Auschwitz. À leur arrivée à Birkenau, sa sœur a été immédiatement sélectionnée pour les chambres à gaz parce qu'elle avait le typhus. Ma mère ne voulait pas qu'elle y aille seule et a demandé à y aller avec elle, mais le Dr Mengele lui aurait répondu : « Non. Tu es trop jeune et trop jolie. On va te faire travailler avant de te tuer. » Elle a terminé la Seconde Guerre mondiale dans un camp de travail au nord de Hambourg, et a été libérée par les Américains en 1945.

**Quelle est selon vous la meilleure approche pour témoigner dans les écoles ?**

Après avoir raconté mon histoire, je réponds toujours aux questions des élèves. Le conflit israélo-palestinien revient d'ailleurs souvent sur le tapis, mais nous en reparlons plus tard. Personnellement, je n'ai aucun souci avec les questions plus intimes, même si je comprends qu'elles angoissent d'autres témoins de seconde génération. Après chaque échange, je demande si ma réponse était suffisamment claire et complète. La plupart du temps, c'est le cas. Ce que j'essaie d'éviter, c'est de laisser une question en suspens en disant que j'y reviendrai plus tard, pour au final ne jamais y répondre. À force de témoigner devant des jeunes, j'ai l'impression de m'être amélioré.

**Quelles sont les questions les plus fréquentes ?**

Celle qui revient le plus, c'est : « Qu'est-ce qu'une dictature ? »

L'utilisation d'une carte de l'Europe n'est pas un luxe. Elle permet à son auditoire de suivre son histoire dans le temps et dans l'espace



© TDR

Je reçois aussi beaucoup de questions d'ordre personnel ou émotionnel. On me demande par exemple ce que je ressens par rapport à l'histoire de ma famille, en tant que membre de la seconde génération, si je suis fier d'être juif ou si j'en ai honte, comment mes enfants le vivent, etc. Je trouve ces questions très intéressantes parce qu'elles m'obligent à parler de mon identité. Je demande toujours aux jeunes s'ils parlent de leur propre identité, s'ils connaissent celle des autres, ou s'ils en discutent ensemble. « Est-ce que vous avez déjà interrogé vos parents ou grands-parents à ce sujet ? Que savez-vous de vos origines ? » Je constate toujours que ces questions les interpellent, les poussent à se demander qui ils sont. Je leur parle ensuite de l'importance de parler de soi et des autres, car, quand on ne connaît pas les autres, on en a peur. Ils ont une autre couleur de peau, ils parlent des langues incompréhensibles, ils mangent des choses étranges... Mon but, c'est que les jeunes reconsidèrent leur peur, mais aussi leur curiosité. Je les encourage à s'exprimer et à poser des questions. C'est ce que j'ai de plus important à leur apprendre : poser les questions fondamentales.

J'aborde aussi le thème du harcèlement. Il n'y a pas longtemps, j'ai parlé de harcèlement, des harceleurs et des « moutons noirs » dans une école. J'aime bien amener le sujet à l'aide de questions : « Savez-vous pourquoi certaines personnes harcèlent les autres ? Quel plaisir en tirent les harceleurs ? » Les « moutons noirs » nous ramènent généralement à la Shoah, parce que les jeunes me demandent toujours : « Pourquoi les Juifs étaient-ils détestés ? » À mes yeux, c'est une question non seulement intéressante, mais aussi fondamentale. J'essaie de leur montrer à quoi peuvent mener certains facteurs au sein de la société. Je m'adresse par exemple à une élève vêtue d'un pull jaune, et je déclare que toutes les difficultés économiques sont imputables à celles et ceux qui portent des pulls jaunes. « Tout ce qui va de travers est de leur faute. » Ce que je fais aussi, c'est leur dire que je suis juif dès le début de mon intervention. Je leur demande alors : « Aviez-vous déjà vu un Juif ? Je suppose que vous vous attendiez à autre chose quand on vous a dit qu'un Juif allait venir : vous vous imaginiez un homme avec une longue barbe et des papillotes, non ? » Une fois, un enseignant est venu me trou-

ver après mon exposé pour me demander : « Vous pouvez m'expliquer le rapport entre les Juifs et les diamants ? » Imaginez un peu : une telle question venant d'un enseignant...

### **Est-ce que vous témoignez parce que vous estimez que c'est votre devoir, ou est-ce que vous vivez plutôt cela comme une expérience personnelle ?**

Pour moi, c'est quelque chose de complètement personnel ; c'est un chemin de découverte. Mais je suis aussi comme ça dans mon quotidien. Les questions que je pose en classe, je me les pose tous les jours. Quels sont les mérites et les dangers des réseaux sociaux ? De quelle source provient telle ou telle citation qu'on peut lire partout ? Etc. Je me rends deux fois par semaine dans une école où j'aide des jeunes, ce qui me permet d'être en contact avec de nombreux jeunes immigrés. Pour moi, établir un dialogue avec eux est une manière de contribuer à améliorer la société.

### **Quelle est la morale à tirer de vos interventions ?**

J'essaie de leur faire comprendre qu'être un citoyen responsable, c'est utiliser son pouvoir de manière positive. Éveiller leur



© TDR

Après une brève explication, Jacques prends du temps pour répondre aux questions posées par les élèves

sens civique est important à mes yeux. Ils vivent dans une démocratie où ils ont des droits et sont protégés par des lois, et quand on regarde ce qu'il se passe dans le reste du monde, on se rend compte que c'est une chance. Ils doivent chérir ces libertés. C'est ce que j'essaie de leur expliquer, avec des mots simples. Cela dit, je ne veux pas manipuler l'histoire pour parvenir à mes fins ; je livre le récit de ma famille, et puis je n'y reviens quasi plus. Parler de mon oncle et de ma mère est un moyen d'établir le contact pour arriver ensuite à l'essentiel : répondre à leurs questions. Cela me donne énormément de satisfaction de laisser les jeunes poser des questions et s'interroger sur des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé ou réfléchi auparavant. C'est aussi pour cela que j'évoque le parcours des membres de ma famille : à l'époque, ils avaient plus ou moins le même âge que les élèves, ce qui fait que les jeunes s'identifient à eux.

J'aimerais aussi revenir sur un sujet qui est extrêmement sensible de nos jours : le conflit entre Israël et la Palestine. J'en ai discuté avec une classe pas plus tard que la semaine dernière. Je dis toujours aux élèves que c'est un sujet particu-

lièrement sensible, et que ce qu'il se passe dans cette région du monde est affreux. Mais je leur explique aussi que pour comprendre la situation actuelle, il faut connaître tous les faits. Et cela n'est possible qu'en étudiant l'histoire. Beaucoup de jeunes me demandent mon avis sur la question. Je réponds toujours que j'ai un avis personnel, mais qu'il leur revient de se renseigner pour se forger leur propre opinion. C'est un problème complexe, et il faudrait énormément de temps pour l'expliquer de façon parfaitement détaillée. Les jeunes respectent ça, parce que je m'en tiens aux faits. J'estime que c'est une manière adulte et responsable d'aborder les thèmes sensibles : je réponds à la question au lieu de la balayer sous le tapis, mais je ne m'appesantis pas non plus sur le sujet.

#### **Enfin : quelle légitimité ont les témoins de seconde génération ?**

Cette question ne date pas d'hier ; elle n'est pas née avec le projet Neshama. Elle a même été posée par les survivants eux-mêmes. Personnellement, j'estime qu'il est tout à fait légitime que je raconte l'histoire de ma famille. Ce n'est pas parce que je ne suis pas historien que je n'ai pas le

droit d'en parler. Il n'y a pas de droits d'auteur sur l'histoire. Et puis je ne prétendrai jamais que je suis moi-même un survivant, et je ne me ferai pas non plus passer pour quelqu'un d'autre. Votre question touche d'ailleurs une corde sensible au sein de la seconde génération. Beaucoup découvrent l'histoire de leur famille en préparant leur témoignage. Pour eux aussi, c'est avant tout un voyage personnel ; un voyage à la découverte de leur famille qu'ils entreprennent à une période plus tardive de leur vie. Le fait que je fasse partie de la seconde génération n'a jamais posé problème aux élèves ou aux professeurs devant lesquels je témoigne. En général, les enseignants sont heureux que quelqu'un intervienne dans leur classe. Ce sont des professeurs motivés qui savent que mon témoignage s'alignera parfaitement sur leurs cours. Ainsi, les élèves peuvent discuter de ce qu'ils ont appris pendant leurs cours théoriques avec quelqu'un qui parle d'expérience, et c'est une bonne chose. ■

**Johan Puttemans**  
Entrevue avec  
**Jacques Frojmovics**  
8 février 2024, Saint-Gilles

# QUELLE EST LA VALEUR DU TÉMOIGNAGE DE LA DEUXIÈME GÉNÉRATION ET MÊME DE LA TROISIÈME GÉNÉRATION ?

## 1. Le témoignage de la deuxième génération revêt une valeur significative pour plusieurs raisons.

D'abord la préservation de la mémoire. Les témoignages de la deuxième génération contribuent à préserver la mémoire de la Shoah à une époque où les derniers survivants nous quittent. Les enfants qui ont 18 ans aujourd'hui ne conserveront de l'histoire que les notions qui leur seront transmises, non plus par ceux et celles qui l'ont vécue et qui ont réussi à survivre, mais par ceux et celles qui l'ont entendue de leur parents ou grands-parents et par ceux et celles qui la leur enseignent aujourd'hui. À mesure que les derniers survivants vieillissent et décèdent, leurs témoignages risquent d'être perdus s'ils n'ont pas été enregistrés afin d'être partagés. Les témoignages de la deuxième génération contribuent dès lors à garantir que ces expériences et les leçons que l'on doit tirer de la Shoah ne soient pas oubliées ou diluées. Cette transmission du vécu traumatique par le témoignage de la deuxième génération, renforce le partage du vécu de leurs parents pendant la Shoah, mais raconte aussi comment cela a affecté leur existence.

La deuxième génération, surtout celle de l'immédiat après-guerre, mais aussi celle née dans les années 1950, a souvent souffert du

traumatisme de leurs parents, qu'ils aient été survivants des camps ou enfants cachés. Par exemple, à titre personnel, ma maman enfant cachée, m'a raconté son vécu alors que j'étais très petite et m'a appris les prières catholiques comme « Je vous salue Marie » sans que je comprenne pourquoi. Dès l'adolescence, j'ai fait des cauchemars toutes les nuits, pendant lesquelles les nazis me cherchaient, mais ne me trouvaient jamais. Souvent je me réveillais en dessous de mon lit. Il y a ceux et celles qui ont pu parler et transmettre leur vécu, et puis ceux et celles qui n'ont pas pu en parler, mais qui néanmoins à travers leurs silences et souffrances ont marqué leurs enfants. Comme mon beau-père qui toutes les nuits pendant des années, hurlait au point de réveiller toute la famille, dont son fils aîné, sans pour autant avoir jamais voulu raconter son histoire.

Transmettre cela permet de comprendre comment les expériences de leurs parents pendant la Shoah ont affecté, structuré leur vie, leur identité, leurs relations, leur vision du monde. Appréhender cette transmission du traumatisme est crucial pour comprendre les impacts à long terme de la Shoah sur les survivants et leurs descendants. Cela crée également un sentiment d'appartenance face à l'histoire.

Ensuite, les témoignages de la deuxième génération contribuent à l'éducation à la Shoah et la lecture commune que nous devons avoir de la Seconde Guerre mondiale en fournissant des niveaux supplémentaires de compréhension et d'empathie. Ils aident les étudiants et les chercheurs à comprendre les impacts sociaux plus larges de la Shoah au-delà des expériences immédiates des survivants, enrichissant ainsi l'étude de l'histoire, de la psychologie et de la sociologie. Ce qui leur apporte aussi une valeur ajoutée. Partager leurs histoires contextualisées dans la grande Histoire, peut aussi être une forme de guérison pour la deuxième génération, leur permettant de traiter et d'accepter leur histoire familiale et l'héritage de la Shoah. Cela peut également faciliter le dialogue intergénérationnel et la réconciliation au sein des familles et des communautés touchées par le traumatisme.

## 2. Le témoignage de la deuxième génération ajoute plusieurs dimensions de compréhension par rapport au témoignage des survivants.

Alors que les survivants fournissent des récits directs de leurs expériences pendant la Shoah, la deuxième génération propose des interprétations et des réflexions sur ces expériences et donne un



© TDR

Viviane Teitelbaum (née à Anvers en 1955) obtient une licence en journalisme et communication sociale à l'ULB. En tant que journaliste, elle écrit plusieurs livres. Ses intérêts sont multiples : l'intolérance, l'antisémitisme et le racisme, ainsi que les droits des femmes. En tant que femme politique, elle s'occupe entre autres des affaires sociales et de la santé publique

aperçu de leur impact sur la dynamique familiale, et sur les relations et les identités personnelles au fil du temps. Cette perspective approfondit notre compréhension des effets à long terme du traumatisme et de la résilience. De plus, les témoignages de la deuxième génération racontent le vécu de leurs parents comme ils l'ont entendu, mais rajoutent des éléments sur la transmission de la mémoire et des traumatismes des survivants à leurs enfants. Ils explorent la manière dont l'héritage se transmet de génération en génération, influençant les attitudes, les croyances et les comportements. Cet aspect est crucial pour comprendre l'impact sociétal plus large de l'impact de la guerre, des déportations, de la clandestinité et parfois de la résistance au-delà des expériences immédiates des survivants.

Alors que les survivants peuvent raconter leurs expériences avec des émotions brutes, la deuxième génération peut parfois se plonger dans la complexité des émotions telles que la culpabilité du survivant, le traumatisme intergénérationnel et la recherche d'identité, ce qui est magnifiquement décrit dans *Maus* de Art Spiegelman ou dans *Deuxième génération* de Michel Kichka. Les témoignages de la deuxième génération offrent une compréhension différenciée et plus large

de la manière dont les individus et les familles font face à l'héritage de la Shoah à travers les différentes générations. Englobant non seulement les expériences des survivants mais également celles de leurs descendants. Ils mettent en lumière la manière dont cela a continué de se répercuter au sein des familles, des communautés des décennies après les événements. C'est la mémoire en héritage qui est expliquée. Ce qui rend parfois l'histoire de la Shoah plus accessible pour les étudiants et les chercheurs.

Dans l'ensemble, le témoignage de la deuxième génération ajoute peut-être de la complexité et de la richesse à notre compréhension des événements et à son impact à long terme. Il fournit des informations précieuses sur la transmission de la mémoire, la dynamique intergénérationnelle au sein des familles et dès lors aide peut-être aussi le processus de guérison et de réconciliation.

### **3. Est-ce que le témoignage de la deuxième génération est justifié et justifiable ?**

Tout d'abord, la deuxième génération a vécu directement les conséquences de la Shoah à travers leur dynamique familiale, leur identité personnelle et leurs relations avec les parents ou grands-parents survivants. Leurs témoignages reflètent leurs expé-

riences vécues et leurs perspectives et prismes, qui ont marqué leur vie et sont donc valables et méritent d'être reconnus puisqu'ils offrent une perspective unique avec une approche qui diffère de celle des survivants eux-mêmes, mettant en lumière des aspects tels que mécanismes d'adaptation, résilience et complexité de la culpabilité du survivant.

La Shoah n'est pas seulement un événement historique majeur mais aussi un héritage continu qui a façonné les générations suivantes. D'ailleurs le terme même de « deuxième génération » pour les enfants de survivantes et survivants implique qu'ils sont aussi d'une manière ou d'une autre à la fois victime et survivant. Car le terme deuxième génération veut dire qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle génération, qui diffère complètement de la précédente mais au contraire suggère qu'elle s'inscrit dans une continuité. La mémoire et les expériences des deux générations peuvent être fondamentalement différentes mais le terme « deuxième génération » comble le fossé et introduit l'idée de continuité et enracine dans son identité en tissant une filiation<sup>1</sup>.

*« Les descendants de ceux qui ont vécu un génocide sont aux premières loges des traces que la catastrophe, à la fois psychique et sociale, aura laissées sur leurs parents<sup>2</sup>. »*

Dans le livre *Les larmes sous le masque*, Viviane Teitelbaum fait le point sur les enfants cachés en Belgique. Une soixantaine de témoignages sont compilés et replacés dans le contexte historique



Pour toutes ces raisons, les témoignages de la deuxième génération enrichissent l'éducation sur la Shoah en offrant diverses perspectives et récits personnels qui complètent les témoignages de survivants. Ils contribuent à humaniser l'histoire et à la rendre plus accessible pour le public contemporain, favorisant l'empathie, la compréhension et le souvenir.

Ensuite il y a le devoir de mémoire, cette nécessité et ce besoin de transmettre. Cette dette générationnelle de ceux et celles qui ont hérité de certaines angoisses, comme celle de séparation et de mort. Même si beaucoup de survivant ont essayé de les surprotéger beaucoup de descendants de survivants font des cauchemars portant sur les événements de guerre (arrestation, camps, fuite, etc.). Le vécu parental caché ou exprimé marque profondément l'esprit de l'enfant ou du jeune<sup>3</sup>. La surcharge affective est énorme.

Les enfants qui étaient cachés et ceux nés après la guerre portent leurs parents. « L'enfant pansement » est leur raison de vivre. Mais, que ce soit en ignorant ou en acceptant cette souffrance, les conséquences sont nombreuses. Plus tard en parlant, en témoignant d'une vie qui leur appartient, les survivants reprennent conscience de leur responsabilité face aux générations futures. Pour

le peuple juif, la guerre n'était que destruction et terreur. La verbalisation de ce drame a rompu le silence qu'il a engendré et rétablit la parole en tant que relais de transmission. Les enfants d'enfants cachés, à leur tour, au nom de la mémoire, au nom des morts, au nom d'Auschwitz, transmettent à leurs enfants le souvenir d'une famille, d'un peuple disparu, d'un monde englouti.

Ce que Boris Cyrulnik décrit dans *Le murmure des fantômes*. Cette déchirure raccommodée puisque le traumatisme inscrit dans la mémoire fait désormais partie de l'histoire du sujet comme un fantôme qui l'accompagne. Car ce qui n'a pu être élaboré par celui qui a subi le traumatisme réel sera légué aux descendants, qui vivront ce traumatisme sous forme fantasmatique ou sous forme de symptômes<sup>4</sup>.

On comprend aussi que partager leur histoire, permet peut-être une forme de guérison pour la deuxième génération, leur permettant de traiter et d'accepter leur histoire familiale et l'héritage de la Shoah et faciliter le dialogue et parfois la réconciliation au sein des familles et des communautés touchées par le traumatisme de la Shoah.

Enfin, les témoignages de la deuxième génération servent d'antidote puissant au négationnisme et au révisionnisme en témoi-

gnant des expériences vécues et des souvenirs des survivants et de leurs descendants. Ils contribuent à contrecarrer les efforts visant à déformer ou à minimiser la réalité de la Shoah, en réaffirmant l'importance de la vérité, de la mémoire et de la responsabilité.

En résumé, le témoignage de la deuxième génération est important pour préserver la mémoire, comprendre les traumatismes intergénérationnels, promouvoir la guérison et la réconciliation et prévenir la distorsion ou le déni de l'histoire. Il contribue à une compréhension plus complète et nuancée, favorisant l'empathie, la compréhension et la mémoire.

#### **4. Peut-on voir dans les témoignages de la deuxième génération (donc concernant le (sur)vécu de leurs parents) une atteinte à la vie privée des rescapés ; ils rajoutent leur vécu qui date d'après la Seconde Guerre mondiale ?**

Même si le partage d'histoires et d'expériences familiales est important pour préserver la Mémoire et comprendre l'impact de la Shoah, il est crucial d'aborder cette question avec sensibilité et empathie. Ceux et celles qu'on appelle la deuxième génération doivent être conscients des limites et partager uniquement les informations avec lesquelles les survivants sont à l'aise.



Toutefois, les témoignages de la deuxième génération intègrent souvent leurs propres expériences, qui peuvent dater d'après la Seconde Guerre mondiale. Cette intégration peut fournir un contexte et une profondeur au récit. Cependant, il est essentiel de maintenir un équilibre entre honorer les expériences des survivants et reconnaître les perspectives uniques de la deuxième génération.

Il est également important de reconnaître que les interprétations peuvent varier et peuvent ne pas rendre pleinement compte de la complexité des expériences des survivants. La deuxième génération doit donc aborder le témoignage en tenant compte de cela, ce qui implique de respecter la dignité des survivants, et de faire en sorte que les témoignages contribuent à la compréhension et à la mémoire sans causer de préjudice ou de détresse c'est-à-dire avec sensibilité, respect et considération éthique. Un équilibre subtil.

### **5. Qu'en est-il de la troisième génération ? Nombreux rescapés ont « sauté une génération » dans le témoignage ; ils en parlaient plus facilement aux petits-enfants !**

Les petits-enfants, bien que plus éloignés des événements de la Seconde Guerre mondiale, sont

précieux pour plusieurs raisons.

Même si les survivants n'ont pas partagé directement leurs expériences avec leurs enfants, ils ont peut-être choisi de le faire avec leurs petits-enfants. Cette transmission de connaissances garantit que la mémoire persiste à travers les générations futures. Comme la deuxième génération, la troisième génération propose des interprétations et des réflexions basées sur les récits et les héritages familiaux. Ils peuvent explorer comment les histoires et les expériences de leurs grands-parents ont influencé leur propre identité, leurs valeurs et leurs perspectives sur l'histoire et l'humanité. De la même manière que les témoignages de la deuxième génération, ceux de la troisième génération contribuent à l'éducation en fournissant un aperçu de la manière dont la mémoire est transmise et interprétée à travers plusieurs générations. Ces jeunes s'adresseront plus facilement à leur génération et peuvent l'atteindre d'une toute autre manière, avec un discours différent, une parole légitime mais ancrée dans les préoccupations actuelles. La souffrance n'est pas la même et parfois n'est plus du tout présente, mais l'empathie et l'écoute sont au rendez-vous de manière très forte. Pour les survivants il ne s'agit plus de les protéger mais de leur transmettre un message – souvent face à la mon-

tée des extrémismes, ou de l'antisémitisme – afin de leur faire prendre conscience de leur responsabilité dans la société.

Ces témoignages de la troisième génération mettent en évidence la connexion entre le passé et le présent, illustrant comment l'héritage de la Shoah se perpétue et continue de façonner les relations familiales, les identités culturelles et les mémoires collectives. Mais répond aussi aux défis du présent. ■

**Viviane Teitelbaum**

(1) [https://www.researchgate.net/publication/249879793\\_Second-Generation\\_Testimony\\_Transmission\\_of\\_Trauma\\_and\\_Postmemory](https://www.researchgate.net/publication/249879793_Second-Generation_Testimony_Transmission_of_Trauma_and_Postmemory)

(2) Muriel Katz-Gilbert, Manon Bourguignon, Giuseppe Lo Piccolo, « Filiation catastrophique et travail de mémoire après la Shoah : quand la libre réalisation de l'arbre généalogique est au service de l'historicisation », *Dialogue*, 2016/3 (n° 213), p. 69 à 82.

(3) Nathalie Zajde, *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent*, Paris, Odile Jacob, 1993.

(4) Irène Mathier, *Entre mémoire collective et mémoire familiale : L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire*, Genève, Institut d'Études Sociales/Haute école de travail social, 2006.



# CHÈRES LECTRICES, CHERS LECTEURS,

Avec ce numéro, nous concluons le thème annuel «se reconstruire». Au cours de ces quatre numéros, tant la reconstruction des survivants que celle de leurs parents et de leurs enfants ont été abordées. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts en plus de dix années d'existence de notre bulletin pédagogique, dont le concept avait été complètement renouvelé en 2011. Nous en avons fêté la 50<sup>e</sup> parution en décembre 2023. Enfin, il reste à dévoiler le thème annuel de l'année scolaire 2024-2025 : le périticide nazi,

l'assassinat des « inutiles ». À partir de septembre, quatre numéros seront publiés au cours de l'année scolaire, qui mettront en lumière le meurtre de personnes considérées comme inutiles selon les normes nazies.

Au nom de l'équipe de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, je tiens à tous vous remercier pour votre soutien fidèle et l'intérêt que vous manifestez, valorisant ainsi notre travail.

**Johan Puttemans**  
Coordinateur pédagogique  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

Les quatre œuvres qui figureront en couverture des numéros de *Traces de mémoire* de 2023 -2024 sont signées Jarek Kubicki. Né à Gdańsk en 1976, cet artiste, photographe et directeur de création polonais est diplômé du lycée des Beaux-Arts de Gdynia et de l'Académie des Beaux-Arts de Gdańsk. Jarek Kubicki vit à Varsovie, où il travaille dans une agence de publicité comme directeur de création et concepteur de couvertures destinées à des livres et des albums musicaux. Il a pris part à d'innombrables expositions collectives aux quatre coins de l'Europe. Droits réservés : kubicki.info





## CHANTAL, MARIANNE, SARAH, JULIA QUATRE ARTISTES DANS L'OMBRE DE LA SHOAH

*Four Sisters est une exposition organisée au Musée Juif de Belgique du 24 mars au 27 août 2023 qui retrace le parcours de Chantal, Marianne, Sarah et Julia. Quatre sœurs de parents différents. Quatre femmes qui partagent la mémoire de la Shoah, qui ont survécu grâce à leur résilience et à celle de leurs proches. Quatre femmes qui se sont construites avec une force et un engagement qui en font aujourd'hui des modèles de vie et de liberté. Quatre artistes juives qui se sont interrogées sur le poids de l'appartenance et de la transmission et sur les puissances d'une culture éparse et diasporique, et auxquelles nous avons décidé de consacrer la rubrique Actualité des quatre numéros de Traces de mémoire de l'année 2023-2024.*

Chantal Anne Akerman, née à Bruxelles le 6 juin 1950 et décédée à Paris le 5 octobre 2015, est une réalisatrice, actrice, autrice, productrice et compositrice belge.

Son œuvre a exercé une influence majeure sur les cinéastes féministes et le cinéma d'avant-garde en général. À l'âge de 18 ans, elle entre à l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion) de Bruxelles.

Elle quitte l'école après le premier semestre pour réaliser le court métrage *Saute ma ville* ; elle finance le coût du film en négociant des actions liées à l'industrie du diamant à la Bourse d'Anvers.

Son père est Alexis Akerman ; sa sœur cadette s'appelle Sylviane Akerman. Sa mère, Natalia (appelée Nelly par Chantal), a survécu à Auschwitz, où ses grands-parents ont été tués. Akerman et

sa mère ont été exceptionnellement proches dès son plus jeune âge ; ce lien et le passé de victimes de la Shoah de la famille jouent un rôle majeur dans l'œuvre de la cinéaste.

Dans *News from Home* (1976), les lettres de la mère d'Akerman décrivant les activités quotidiennes de la famille servent de bande sonore au film. Le film *No Home Movie* (2015) se déroule dans l'appartement de la mère (principalement dans la cuisine) et tourne entièrement autour de la relation mère-fille. Le film explore les questions de métépsychose et le plan final agit comme une sorte de *memento mori* pour (l'appartement de) la mère.

En 2013, Chantal s'envole de New York à Bruxelles pour s'occuper de sa mère, car Natalia Akerman est mourante. Entre deux soins, Akerman écrit *Ma mère rit*, un livre sur

son enfance et sur la déportation de sa mère à Auschwitz. Ce livre est à la fois une distillation des thèmes qu'Akerman poursuit tout au long de sa vie créative et le récit d'une relation mère-fille atypique. Le livre comporte de nombreux rebondissements et rappelle le style de Gertrude Stein, par sa simplicité, ses répétitions, sa ponctuation clairsemée et ses retours à la ligne. Le livret contient des photos de famille ainsi que des images des films d'Akerman. Chantal Akerman affirme que c'est à l'âge de 15 ans, après avoir regardé *Pierrot le fou* (1965) de Jean-Luc Godard, qu'elle a décidé de devenir cinéaste. Le film lui a fait découvrir comment le cinéma pouvait lui permettre d'échapper à la vie petite-bourgeoise, de s'écarter du courant dominant.

En 1968, à l'instigation d'André



La création de cette fresque, qui reprend une scène du film mythique *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, était la volonté de l'Échevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles, afin d'accompagner la décision de l'Échevinat de l'Urbanisme de renommer la berme centrale en Allée Chantal Akerman, le long du quai du Commerce. Cette fresque, située Rue Saint-André 2, à 1000 Bruxelles, a été réalisée en septembre 2023 par l'artiste Alba Fabre Sacristán

Delvaux, Akerman montre son premier film *Saute ma ville* au cinéaste, cinéphile et écrivain Eric de Kuyper. Celui-ci le diffuse dans son émission *De andere film* sur la BRT. Le film a été entièrement tourné dans la cuisine de sa mère à Bruxelles. En 1971, Akerman s'installe à New York. Elle y passe ses journées à faire des petits boulots, à regarder du cinéma expérimental et continue également à réaliser ses propres films. À l'*Anthology Film Archives*, le cinéaste Jonas Mekas, elle regarde des films de l'*underground* américain, de Michael Snow, Andy Warhol et d'autres avant-gardistes.

C'est là qu'elle réalise son premier long métrage, le film muet *Hotel Monterey* (1972), puis les courts métrages *La Chambre 1* et *La Chambre 2*. Ces trois films se caractérisent par l'utilisation de longues prises de vue. Ces scènes allongées oscillent entre forme et contenu : comme dans les films structuralistes (à ne pas confondre avec le structuralisme littéraire et philosophique), la forme du film est primordiale. En 1973, Akerman retourne en Belgique et en 1974, elle reçoit la reconnaissance de la critique pour son long métrage *Je, Tu, Il, Elle*. Le principal film de Chantal Akerman, *Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce*,

*1080 Bruxelles*, sort en 1975. Akerman a alors 25 ans, plus jeune qu'Orson Welles lorsqu'il a réalisé *Citizen Kane* et plus jeune que Jean-Luc Godard lorsqu'il a réalisé *À bout de souffle*. Considéré comme l'un des plus grands exemples de cinéma féministe, le film a rendu Akerman célèbre du jour au lendemain. Il s'agit d'une étude hypnotique, en temps réel, de la routine étouffante d'une veuve d'âge mûr. Le personnage principal, interprété par Delphine Seyrig, occupe ses journées à effectuer des tâches ménagères et à s'occuper de son fils. En se prostituant à domicile, elle tente de joindre les deux bouts. Grâce à



© AMIP

En 2006, Akerman accepte pour la première fois de tourner un « film sur commande », mais elle le réalise selon sa vision



© Domaine public

des plans prolongés et à des répétitions, le spectateur est conduit à un climax violent. À la sortie du film, le magazine *The New York Times* a qualifié « Jeanne Dielman » de « premier chef-d'œuvre féministe de l'histoire du cinéma ». Le film a été nommé 19<sup>e</sup> plus grand film du 20<sup>e</sup> siècle par *The Village Voice*, entre autres, et en 2022, il a été élu « meilleur film de tous les temps » par le *British Film Institute*. En 1991, Akerman est membre du jury du 41<sup>e</sup> Festival international du film de Berlin. En 2006, elle réalise un film de commande (un documentaire sur Israël) contre son gré, mais elle le tourne à son idée ; le résultat est l'œuvre très personnelle *Là-bas*. Elle utilise une voix off sur des plans fixes hyperréalistes, tournés à Tel-Aviv et montés à Paris. Le film aborde tous ses thèmes récurrents : son propre exil, l'exil des autres, le repli sur soi, le temps, l'espace et les tâches ménagères. La conclusion du film est : « Le paradis n'existe pas. » En 2011, elle rejoint la faculté du programme MFA en production d'arts médiatiques au *City College* de New York en tant que conférencière distinguée et

devient la première professeure invitée du *Michael & Irene Ross Institute* en film/vidéo et études juives. À partir du milieu des années 1990, elle se consacre également à la réalisation d'installations vidéo. Bien qu'Akerman soit souvent associée à la pensée féministe et queer, la cinéaste elle-même ne s'est pas montrée aussi franche à ce sujet. Elle a résisté aux étiquettes concernant son identité « féminine », « juive » et « lesbienne ». La réalisatrice plaide en faveur d'une multiplicité d'expressions, expliquant que « lorsque les gens disent qu'il existe un langage cinématographique féministe, c'est comme s'ils disaient qu'il n'y a qu'une seule façon pour les femmes de s'exprimer. » Elle affirmait qu'il y a autant de langages cinématographiques différents qu'il y a d'individus. L'idée féministe selon laquelle le personnel est politique se retrouve également chez Akerman. Cependant, ses films ne sont pas des représentations totalement transparentes et exactes de la réalité sociale et ne peuvent donc pas être classés dans des catégories fixes telles que « LA femme »

ou « LE féminisme ». Chantal Akerman ne s'est jamais vraiment sentie chez elle nulle part. Elle a vécu alternativement à Paris et à New York, mais Bruxelles était sa ville natale où elle était obligée de retourner de temps en temps pour des raisons familiales. Ses parents polonais se sont installés en Belgique après la Seconde Guerre mondiale et ont tenu un magasin de meubles à Bruxelles. Outre les voyages à la côte belge, Bruxelles était le principal lieu où la famille Akerman passait du temps. La mère Natalia, traumatisée par la période qu'elle a passée à Auschwitz lorsqu'elle était adolescente, se sentait en sécurité à Bruxelles. L'agitation de Chantal était incompréhensible pour Natalia : pourquoi voudrait-elle autre chose qu'un appartement tranquille avec des meubles décentes ? Pendant des années, Chantal Akerman a lutté contre la dépression. Elle se souvient de sa première chute mentale à l'âge de 34 ans. En octobre 2015, elle meurt par suicide. ■

**Georges Boschloos**  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

# « IL ÉTAIT DANS LE CAMP D'AUSCHWITZ »

## L'IMPORTANCE D'UTILISER LES MOTS CORRECTS LORS D'UN TÉMOIGNAGE

Tout le monde ou presque connaît Auschwitz. Plus qu'un lieu de l'actuelle Pologne, la ville polonaise d'Oświęcim (germanisée par les nazis sous le nom d'Auschwitz) est devenue un symbole. La mémoire collective a retenu « Auschwitz » avec toutes sortes de confusions à la clé : le camp de concentration a été confondu avec les chambres à gaz (ne parle-t-on pas trop souvent de « camp d'extermination », terme qui ne tient pas la route puisque les centres d'extermination n'avaient pas de camp pour les détenus), le survivant a pour ainsi dire survécu aux chambres à gaz et non à la vie quotidienne du camp, etc. Les témoins de la deuxième génération parlent bien sûr de ce qu'ont subi leurs parents, mais aussi de leur expérience à leurs côtés. Comme cette deuxième génération n'a pas toujours suivi un cursus en histoire, une formation sur la Seconde Guerre mondiale et la Shoah leur est donnée avant de se rendre dans les écoles. Il s'agit notamment de leur rappeler l'importance d'utiliser une terminologie et un cadre historique corrects afin que leur témoignage s'inscrive légitimement dans le récit de l'histoire.

### Bien plus qu'un simple témoignage

Bien entendu, l'objectif est de faire ressortir l'histoire unique de chaque témoin. Ce n'est pas seulement leur propre expérience qui est importante, mais aussi la manière dont le vécu de leurs parents s'inscrit dans les faits historiques. Ceux-ci constituent en quelque sorte la pierre angulaire du témoignage et de l'histoire personnelle à raconter. Sans cadre historique clair, l'élève risque de ne pas intégrer le témoignage dans un contexte plus général et de perdre le fil. Les dates parfois vides de sens, qui peuvent rebuter les élèves du secondaire, gagnent parfois à être remplacées par des événements clés. La répétition ne fait jamais de mal, au contraire ; lorsqu'une personne extérieure incorpore dans son

témoignage le matériel déjà cité par l'enseignant, cela profite à tout le monde.

### Importance historique et sociale

Une personne intéressée se présente au SSJ (Service Social Juif) où elle est invitée à relater son vécu. Ce témoignage est attentivement étudié. Lorsqu'un nouveau groupe de témoins de deuxième génération est formé, chaque participant reçoit un bagage historique au début de la « formation ». Cela présente l'avantage que, lorsqu'il/elle élabore son histoire spécifique, les faits historiques peuvent être incorporés dans le témoignage. Cette formation fournit également des éléments pédagogiques utiles lors de l'exposé en classe : réalisation d'une présentation PowerPoint, élaborer l'histoire

des parents dans l'ordre chronologique, adopter une attitude justifiée et apprendre à parler en public. Elle est complétée par un exemple de témoignage d'une personne de la deuxième génération expérimentée, afin que le nouveau groupe puisse se préparer à son témoignage spécifique. Au cours de cette préparation, ils sont toujours assistés par des professionnels de l'histoire et de l'éducation. Chaque nouveau témoin présente son histoire au groupe. Cette présentation est analysée ensemble et des commentaires et/ou remarques doivent permettre d'améliorer le témoignage. Les personnages et les lieux évidents pour eux ne le sont pas toujours pour un large public, et encore moins pour des enfants d'âge scolaire. Des termes tels que : camp de concentration,



© koret.org

▲ Beaucoup de témoins de la deuxième génération sont confrontés à des questions concernant leur vie à côté d'un rescapé de la Shoah

centre de mise à mort, ghetto, Yiddish, *American Jewish Joint Distribution*, pogrom, *Kristallnacht*, Marches de la mort, etc. doivent toujours être clarifiés afin d'inscrire clairement le témoignage dans l'histoire globale de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'abord d'aborder l'histoire de manière responsable, de respecter les faits et événements passés au cours du témoignage. Il faut éviter de chercher à susciter davantage de pathos et de pitié en employant une terminologie incorrecte pour « renforcer » son récit.

Cette éducation et cette préparation sont guidées par des historiens et des éducateurs. Cependant, leur histoire ne s'arrête pas là. Après avoir expliqué les faits historiques et familiaux, il est temps de passer aux questions. Il est remarquable que la plupart

des questions posées concernent la vie du témoin lui-même. Le témoin – qui au départ est avant tout le porte-voix de l'histoire de ses parents – passe au premier plan ; ce n'est plus seulement l'histoire de ses parents qui intéresse et intrigue, son expérience personnelle est également intéressante pour un groupe ou une classe.

#### **Témoignage et non thérapie**

Lors de la « formation » d'un nouveau groupe de témoins, l'attention est portée sur la valeur ajoutée pédagogique pour un groupe d'enfants. Il serait inhumain d'attendre de cette deuxième génération qu'elle relate son histoire sans émotion. Lors de la première présentation au groupe interne, l'accent a été mis sur le facteur psychologique de la charge per-

sonnelle que certains témoins peuvent ressentir en racontant l'histoire de leurs parents, souvent pour la première fois. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est qu'un témoignage en classe se transforme en une sorte de « thérapie de groupe ». Un équilibre doit être trouvé entre les émotions que le témoignage apporte et une histoire familiale qui pourrait causer un stress malsain pour le témoin. Ici, le contexte historique plutôt neutre peut constituer une protection, de sorte que l'interprétation personnelle et l'émotion peuvent parfois être mises à distance pendant le témoignage. ■

**Johan Puttemans**  
Coordinateur pédagogique  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

## LES CATASTOPHES SONT MES SOURCES D'INSPIRATION

Art Spiegelman, auteur et illustrateur américain, dont les récits sur la Shoah *Maus I* (1986) et *Maus II* (1991) sont ses œuvres les plus célèbres, est né le 15 février 1948 en Suède de Juifs polonais, survivants de la Shoah, Vladek et Anja Spiegelman. Les Spiegelman émigrent aux États-Unis en 1951. Son frère aîné, Richieu, a été une victime de la Shoah quatre ans avant la naissance d'Art. Pendant sa jeunesse, sa mère parle parfois d'Auschwitz, mais son père ne veut pas qu'il en soit informé. Lorsque sa mère se suicide, son père détruit les journaux intimes d'Anja. La famille s'installe dans le Queens, à New York, et Art, inspiré par les dessins astucieux et l'humour subversif du magazine *Mad*, étudie la caricature.

Adolescent, il fréquente la *High School of Art and Design* de Manhattan et se lance dans une carrière d'artiste professionnel en vendant des illustrations au *Long Island Post*. Il commence une carrière, longue de deux décennies, en tant qu'artiste et designer pour *Topps Chewing Gum*, au cours de laquelle il contribue au développement des cartes à collectionner *Garbage Pail Kids* et *Wacky Packages*, qui connaîtront un succès fou. Spiegelman fréquente

l'université de l'État de New York à Binghamton de 1965 à 1968, où il explore la scène de la bande dessinée alternative, notamment le travail de Robert Crumb, icône de la contre-culture. Après le suicide de sa mère en 1968, il quitte l'université sans obtenir de diplôme et passe le début des années 1970 à contribuer à l'essor de la bande dessinée *underground*. En 1972, il publie deux bandes dessinées qui marquent une rupture avec son travail précédent. La première, *Maus*, est à l'origine une histoire de trois pages, parues dans l'anthologie *Funny Animals* du dessinateur Justin Green. La seconde, *Prisonnier sur la planète de l'enfer*, est une tentative de comprendre le suicide de sa mère à travers des panneaux qui évoquent l'intensité audacieuse des gravures sur bois de l'expressionnisme allemand. Ces planches, ainsi que d'autres œuvres, ont été rassemblées en 1977 dans *Breakdowns*.

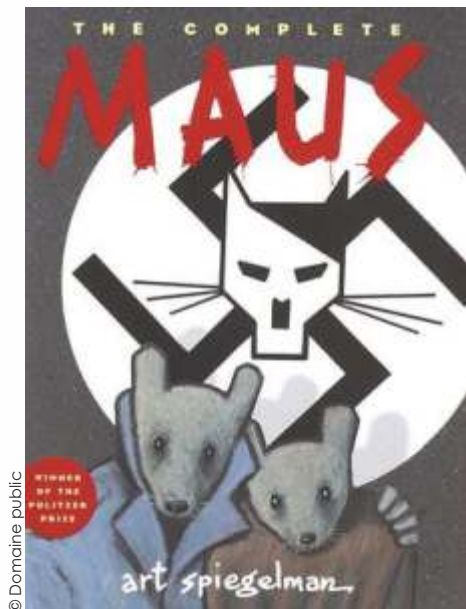
En 1980, il cofonde *Raw*, une anthologie *underground* de bandes dessinées et de graphisme, avec sa femme, Françoise Mouly. Ils cherchent à y présenter des romans graphiques et des « comix » (bandes dessinées destinées à un public adulte) à un public plus large. Reconnu comme la princi-

pale revue de comix d'avant-garde de son époque, *Raw* présente des bandes dessinées d'artistes européens ainsi que le travail de Spiegelman en avant-première. Dès le deuxième numéro de *Raw* (décembre 1980), Spiegelman reprend l'histoire de *Maus*, dans laquelle il raconte les expériences de guerre de ses parents, Vladek et Anja, tous deux survivants du camp de la mort d'Auschwitz. L'ironie des représentations anthropomorphiques des animaux – les Juifs et les nazis sont dessinés avec des visages de souris et de chats, respectivement –, la véracité historique et les récits personnels rendent l'histoire encore plus complexe en raison du cadre contemporain dans lequel elle s'inscrit. Spiegelman se présente comme l'adulte Artie Spiegelman, qui tente de comprendre et de reconstruire le passé de ses parents tout en faisant face à l'héritage de la mort de sa mère, à son père vieillissant et souvent difficile, ainsi qu'à son propre sentiment de culpabilité. La qualité littéraire de *Raw* et de *Maus* a fait entrer les bandes dessinées dans le courant dominant, et leur succès a permis à Spiegelman de travailler comme illustrateur pour le *New York Times*,



© Domaine public





Deux de ses nombreux ouvrages basés sur des drames humains et considérés comme ses meilleurs



comme dessinateur pour *Playboy* et comme artiste et écrivain pour le *New Yorker*.

Le succès commercial et critique de *Maus* a valu à Spiegelman un prix Pulitzer « Special Award » en 1992 et une exposition individuelle au Musée d'art moderne de New York. En outre, *Maus II* est devenu un best-seller. Initialement inscrit sur la liste des ouvrages de fiction, il a été transféré dans la catégorie des ouvrages non romanesques après que Spiegelman a demandé ce transfert en raison des scènes factuelles soigneusement documentées qu'il contient. Les deux volumes de *Maus* ont été traduits dans plus de 20 langues et ont été publiés ensemble sous le titre *The Complete Maus* en 1996. En 2000, Spiegelman et Mouly lancent *Little Lit*, une anthologie de bandes dessinées pour enfants qui rassemble des œuvres des créateurs de bandes dessinées Chris Ware, Neil Gaiman et Daniel Clowes, des auteurs pour enfants Maurice Sendak et Lemony Snicket, et de l'humoriste David Sedaris. Bien que Spiegelman ait connu le succès avec des ouvrages légers destinés aux jeunes lecteurs (*Open Me...I'm a Dog!*), ce sont les événements du 11 septembre 2001 qui l'ont incité à

revenir au format comix. Déclarant que « le désastre est ma muse », Spiegelman a publié *In the Shadow of No Towers* (2004), une collection de méditations de la taille d'une feuille de papier entière, sur la mortalité et les conséquences profondes de ce jour. Dans *MetaMaus* (2011), Spiegelman décrit l'histoire de la naissance de *Maus*. *Co-Mix: A Retrospective of Comics, Graphics, and Scraps*, un aperçu de sa carrière, a été publié en 2013. Spiegelman a été fait Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres en 2005.

Pour Marianne Hirsch (*William Peterfield Trent Professor Emerita of English and Comparative Literature*), la vie de Spiegelman est « dominée par des souvenirs qui ne sont pas les siens. » Son œuvre n'est pas une œuvre de mémoire mais de post-mémoire, un terme qu'elle a inventé après avoir découvert *Maus*. Ce terme décrit la relation entre les enfants des survivants et les survivants eux-mêmes. Bien que ces enfants n'aient pas vécu les expériences de leurs parents, ils grandissent avec les souvenirs de ces derniers – la mémoire de la mémoire d'autrui – jusqu'à ce que les histoires deviennent tellement puissantes qu'elles

deviennent pour ces enfants des souvenirs à part entière. La proximité des enfants crée un « lien personnel profond » avec la mémoire, bien qu'ils en soient séparés par une « distance générationnelle ». N'ayant pas vécu dans les camps eux-mêmes, ils ont du mal à comprendre ou à visualiser cet « univers séparé » et se sentent incapables de le représenter. Dans le domaine de la psychologie, on parle de traumatisme transgénérationnel ou de traumatisme générationnel.

Les souvenirs de sa mère Anja sont manifestement absents du récit, compte tenu de son suicide et de la destruction de ses journaux intimes par Vladek. Hirsch considère *Maus* en partie comme une tentative de reconstruction de cette mémoire. Spiegelman fait preuve d'un sentiment de culpabilité à bien des égards. Il souffre d'angoisse à cause de son frère décédé, Richieu, dont il pense qu'il ne pourra jamais être à la hauteur. La culpabilité d'Art peut également provenir du fait qu'il a souvent peint son père de manière peu flatteuse dans son œuvre. ■

**Georges Boschloos**  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

# SOBIBÓR

## UN MÉMORIAL CORRIGÉ

Sobibór était l'un des trois centres d'extermination de l'*Aktion Reinhardt* et a fonctionné entre mai 1942 et octobre 1943. On estime que 180 000 personnes, pour la plupart juives, y ont été tuées. Après la révolte du 14 octobre 1943, les SS ont décidé de liquider le centre de mise à mort et d'en effacer toutes les traces. Personne n'était autorisé à retrouver Sobibór. Entre-temps, l'archéologie de Sobibór a connu une autre histoire. Entre 2000 et 2007, des techniques archéologiques « non invasives » telles que le lidar (balayage laser), l'utilisation de capteurs géophysiques et l'intégration de photographies aériennes historiques et contemporaines ont été appliquées pour cartographier le site. Des fouilles importantes ont ensuite été menées par une équipe internationale de chercheurs et se sont poursuivies jusqu'en 2022. Plus de six mille objets ont été découverts sur le site où se trouvait autrefois le centre d'extermination ainsi que des traces dans le sol ont indiqué le dernier chemin que les prisonniers avaient emprunté pour se rendre à leur mort et les fondations des chambres à gaz. Ces découvertes jouent un rôle central dans le nouveau musée et mémorial de Sobibór. Ci-dessous, des photos du mémorial rénové, prises en mai 2024, par Frédéric Crahay et Johan Puttemans.



© Fondation Auschwitz



© Fondation Auschwitz



© Fondation Auschwitz



© Fondation Auschwitz



© Fondation Auschwitz



© Fondation Auschwitz

UN TÉMOIGNAGE  
IMPORTANT MAIS  
ÉGALEMENT UN  
BEL HOMMAGE  
À HENRI, RESCAPÉ  
ET TÉMOIN DE LA  
PREMIÈRE GÉNÉRATION

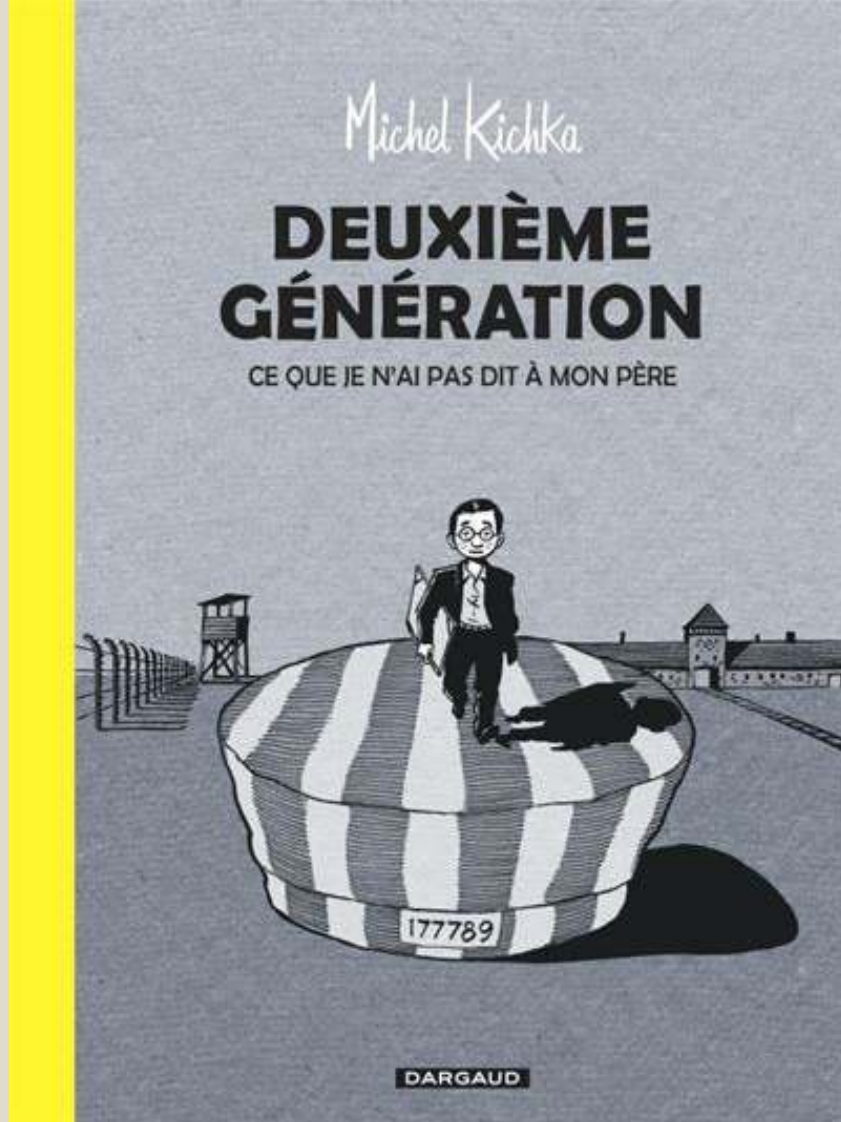
Ce livre fait partie de ceux qu'il faut avoir absolument lu. Et ce pour plusieurs raisons.

Graphiquement, d'abord. Le dessin de Michel Kichka noir et blanc, avec des contrastes puissants, avec un découpage non traditionnel, fait certes penser à celui de Will Eisner, mais il est d'une qualité évidente, d'une beauté tranquille, avec un talent réel pour rendre tangibles les sentiments et les ressentis des différents personnages.

Au niveau du scénario, ensuite, cet album nous permet d'entrer dans un univers qu'on ne connaît pas, ou peu, celui des Juifs de la deuxième génération, les enfants qui, en Belgique, n'ont découvert la guerre et ses horreurs qu'au travers des témoignages de leurs parents, de ceux qui les ont précédés dans la grande chaîne de l'existence.

*Deuxième génération* est un livre-témoignage, c'est aussi et surtout une œuvre autobiographique traitée avec talent, avec intelligence, avec un sens aigu des relations humaines, avec humour, avec tendresse, sans jamais éviter, en même temps, de rendre compte des conflits qui ne peuvent que naître entre les membres d'une même famille n'ayant pas le même vécu.

Pendant toute son enfance, toute son adolescence en Belgique, Michel Kichka n'a jamais entendu son père parler de sa déportation, de ce qu'il a connu comme horreurs dans les camps de concentration. Il vit une enfance normale, dans une famille juive qui n'a rien de caricatural, même si la vie de tous les jours est souvent marquée par cette appartenance à un



peuple qui a vécu un génocide. Et puis un jour, ce père, à l'âge de la retraite, commence à parler, à écrire, à témoigner, à se souvenir, jusqu'à devenir guide à Auschwitz pour les nouvelles générations. Michel Kichka, émancipé de ce passé, suit cela de loin, lui qui a décidé, avec un volontarisme essentiel, de quitter la Belgique et de partir vivre en Israël. Cet album est en quelque sorte un zoom avant et intime sur une histoire humaine. Sur les raisons qui ont mené l'auteur, Michel Kichka, de la Belgique à Israël, sur le poids que la Shoah continue à peser sur la vie des Juifs qui ne l'ont pour-

tant pas subie. Et il n'y a rien de manichéen, à aucun moment, il n'y a aucune porte ouverte à la polémique non plus, tant il est vrai qu'il s'agit ici d'un portrait uniquement nourri de réalités quotidiennes. Et il ne fait aucun doute qu'au travers de ce livre, Michel Kichka prouve que son dessin, et tout ce qu'il montre, et tout ce qu'il laisse deviner, révèlent une importance primordiale : celle de découvrir d'autres univers que les nôtres, et de le faire sans préjugés, avec l'œil de la tolérance et de l'intelligence.

Jacques Schraûwen pour la RTBF

MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL - FONDATION AUSCHWITZ  
RUE AUX LAINES 17/BTE 50 - 1000 BRUXELLES - TÉL.: +32 (0)2 512 79 98

WWW.AUSCHWITZ.BE  
INFO@AUSCHWITZ.BE

Directeur de la publication : Henri Goldberg  
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans  
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos  
Comité de rédaction : Jean Cardoen, Dirk Lagast, Yves Monin, Thierry De Win, Yannik van Praag  
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard  
Graphiste : Georges Boschloos



Avec le soutien de :



loterie  
nationale  
BIEN PLUS QUE JOUER

SPF Sécurité Sociale  
Services des  
Victimes de la Guerre